

MARIANNIC

PAR ANDRÉ THEURIET

(Suite)

Après trois jours d'épreuve, il se sentit à bout de patience et fut tenté d'envoyer promener Yves Cormier et le portrait. Néanmoins, un scrupule l'arrêta.

—Je ne puis pourtant, songea-t-il, déranger ce garçon pour rien, j'aurais trop l'air d'une girouette ! Ma foi, je vais prier Mariannic de me remplacer ; je préfère encore le rôle de chaperon à celui de modèle. . . .

Le soir même, il avoua à Cormier qu'il avait trop présumé de ses forces, et qu'il demandait grâce.

—Cela ne modifiera en rien nos conventions, ajouta-t-il, et nous réglerons à six cents francs vos honoraires ; seulement, ma fille prendra ma place, et vous ne perdrez pas au change : elle aura plus de temps à vous donner ; elle sera pour vous un modèle plus patient et plus intéressant.

Dès le lendemain, en effet, lorsque Yves entra dans le salon, il y trouva Mlle de Tromelin en compagnie de Janette, sa vieille bonne.

—Mon père, dit la jeune fille, m'a chargée de l'excuser. . . . Il a été appelé à la Sardinerie pour une affaire urgente. . . . Quant à moi, me voici toute prête à prendre sa place ; seulement, je suis très embarrassée, n'ayant jamais posé de ma vie, et je réclame toute votre indulgence. . . . D'abord, trouvez-vous que ma toilette puisse aller !

—Vous êtes très bien, répliqua-t-il ; mais, puisque vous consultez mon goût, je préférerais vous peindre avec la robe que vous portiez dimanche, lorsque je vous ai vue pour la première fois.

Elle rougit légèrement :

—Ma robe bleue ? . . . Patientez un moment, ce sera tôt fait ! . . .

Elle sortit avec la vieille Janette. Un quart d'heure après, elle reparait vêtue comme l'avait désiré Yves. La robe bleue pâle moulait merveilleusement son jeune corps.

—Maintenant, dit-elle en souriant, ayez l'obligeance de m'indiquer où je dois m'asseoir et comment je dois me tenir.

—J'aimerais à vous peindre en plein air, répondit Cormier, et, comme le beau temps semble vouloir durer, nous pourrions choisir une place dans le jardin.

—C'est une bonne idée. . . . Je serai là au milieu des choses que je préfère. . . . Janette, viens avec nous au jardin !

Ils descendirent les degrés du perron et marchèrent côte à côte entre les plates-bandes bordées de buis, d'où s'exhalaient, dans la chaleur de juillet, des odeurs de citronnelle et de thym. Non loin du vivier où fleurissaient les lauriers-roses, un mur à hauteur d'appui séparait le jardin du verger en contre-bas et formait une sorte de terrasse. De distance en distance, un pilier de maçonnerie soutenait des fils de fer autour desquels s'entortillaient les légumes retombantes d'une vigne-vierge. Un banc, auquel on accédait par deux marches usées, était pratiqué dans l'épaisseur du mur.

—Tenez, mademoiselle, dit le peintre, asseyez-vous ici.

Mariannic, obéissant docilement aux instructions d'Yves Cormier, avait gravi les deux marches et s'était assise sur le banc de granit encastré dans le mur du jardin. Ainsi placée, le haut du buste dépassant le parapet, la jeune fille avait pour encadrement naturel les branches de la vigne-vierge ; ses épaules, son cou et sa tête s'enlevaient sur les fonds bleuâtres de la lande et le ciel d'un azur pâli. Ces couleurs tendres et fines s'harmonisaient exquisément avec ses cheveux châtain, ses yeux clairs et la délicate nuance de la robe.

—C'est parfait ! s'écria l'artiste enchanté, vous aurez un livre entr'ouvert sur vos genoux, vous serez adossée au mur et vous pourrez, de cette façon, conserver plus longtemps la pose, sans vous fatiguer.

Elle était charmante ainsi, tournant le dos au soleil, le visage caressé par l'ombre des vignes-vierges et se détachant sur le vaporeux et lointain paysage. Ravi de sa trouvaille, Cormier éprouvait la joyeuse ivresse qui précède l'exécution et rêvait de faire une belle œuvre, quelque chose qui rappellerait, comme arrangement, le portrait de la *Joconde* ; seulement, au lieu de l'inquiétante Monna Lisa à l'énigmatique sourire, ce serait une franche et chaste figure de vierge bretonne qui regarderait le spectateur ; au lieu des fantastiques rochers d'un bleu sombre, chers au Vinci, se seraient la lande et le ciel qui feraient le fond du tableau.

Il alla quérir son chevalet et sa boîte ; Mariannic s'assit sur le banc avec son livre de *Gwerz* dans son giron, et le travail commença.

D'abord l'esquisse au fusain, lentement et soigneusement étudiée. A chaque instant, Yves s'arrêtait et, le coude au genou, les yeux fouilleurs, contemplait longuement Mlle de Tromelin. Jamais encore il n'avait été si fortement empoigné par la beauté d'un modèle. La lumière, atténuée par l'épaisseur des entortillements de la vigne-vierge, baignait discrètement l'ovale allongé du visage, la suavité des traits, le pur modelé des paupières, le nez fin aux ailes mobiles, la grâce des lèvres rougissantes, la molle flexion du cou d'un blanc doré. Mariannic, avec ses bandeaux plats, sa robe très ajustée aux plis sobres, ressemblait à une vierge préraphaélite qui aurait eu plus de rondeurs dans les contours, plus de souplesse dans les lignes. Saisi d'admiration et de crainte, Yves se demandait avec angoisse, si la tâche n'était pas au-dessus de ses forces et s'il arriverait jamais à rendre tout le charme de ces formes à la fois très chastes et très délectables.

De temps en temps, pour ne pas abuser de la docile patience de son modèle, qui posait fort consciencieusement, il l'engageait à prendre quelques minutes de repos. Tous deux se levaient et cheminaient le long de la terrasse, examinant les nuances infiniment douces de la lande onduleuse, s'extasiant sur la grandeur mélancolique du paysage. Le peintre demandait les noms des paroisses éparses dans la campagne fuyante ; puis, écoutant à peine la réponse, il gardait ses yeux fixés sur Mariannic. Un magnétique attrait le ramenait invinciblement à la contemplation du visage de la jeune fille. Il était tenté de s'écrier :

—Vous réunissez en vous les grâces et la poésie du paysage, et vous êtes infiniment plus charmante que le ciel, la terre et les arbres !

Parfois leurs regards se rencontraient ; Mlle de Tromelin lisait comme à livre ouvert dans les prunelles d'Yves Cormier l'admiration qu'elle excitait. Elle rougissait. Un silence se faisait entre eux, si profond, si troublant, que l'artiste, pour le rompre, s'écriait :

—Si nous reprenions la pose ! . . .

Pendant les premières séances qui suivirent, M. de Tromelin jugea convenable de demeurer en tiers avec les deux jeunes gens. Mais de même qu'il s'était montré peu endurant lorsqu'il posait pour son compte, de même il se fatigua de son rôle de spectateur. L'ouvrage n'avancait pas assez vite, à son gré. Le mutisme d'Yves, l'immobilité de sa fille, l'énervaient. Il étouffa de longs bâillements et, à la fin, il éclata :

—Sacrébleu ! s'écria-t-il, je croyais que vous auriez mené ça aussi rondement que le portrait de la petite Soisic !

Cormier s'évertua à lui expliquer la différence qui existe entre une étude, où on se borne à indiquer sommairement les valeurs, et un portrait très poussé, où l'artiste s'efforce de rendre la personnalité du modèle et de la faire complètement revivre sur sa toile. M. de Tromelin n'y comprit pas grand-chose, mais se jura en son par-dedans qu'il n'assisterait plus aux séances. Il pensait d'ailleurs que la surveillance de Janette suffirait pour maintenir le décorum et la correction nécessaires et qu'on pouvait se passer de lui. Chaque jour désormais, il trouva un prétexte pour s'esquiver et ne reparut plus qu'à l'heure du souper, que le peintre partageait souvent avec le père et la fille.

Dès la fin de la semaine, Yves et Mariannic demeurèrent donc complètement abandonnés à eux-mêmes. Janette même finit par leur fausser compagnie. Ils n'abusaient pas d'ailleurs de cette liberté, loin de là ; Mlle de Tromelin, très réservée et concentrée, gardait un reste de sauvagerie qui éloignait toute familiarité ; Cormier, de son côté, était trop timide et avait trop de tact pour dépasser les bornes d'une respectueuse admiration. Néanmoins, peu à peu, ces tête-à-tête dans la solitude du jardin établissaient entre eux une discrète intimité. Dans les intervalles de la pose, les conversations sortaient de la banalité et devenaient plus personnelles. Yves narrait plaisamment les difficultés de ses débuts et l'ingéniosité avec laquelle il se procurait de petits travaux de *brocante*, afin de doubler les cinq cents francs annuels que lui octroyait la munificence du Conseil général. Mariannic, à son tour, lui contait des détails de sa vie au couvent ; toutefois, avec une pudique retenue, elle s'abstenait de mentionner sa chimère du chevalier au justaucorps de velours vert. Elle laissait plus volontiers voir son enthousiasme pour la terre bretonne et son goût pour la poésie populaire de la Cornouailles. Parfois elle ouvrait le volume des *gwerz* et, à la prière du peintre, elle lui lisait d'une voix bien timbrée les *Loups de mer* ou le *Comte des Chapelles*.

Leurs cœurs battaient de concert à la lecture de cette rude et touchante poésie des gens du peuple. Sans qu'ils s'en doutassent, les chants bretons, résonnant d'héroïques tendresses et d'obscurs dévouements, les acheminaient vers une périlleuse et communicative émotion. A leur insu, dans l'antique jardin plein de fleurs, l'herbe d'automne poussait parmi les verveines et les œillets, en les enivrant de son capiteux parfum. Les regards qu'ils échangeaient devenaient plus éloquents ; les soudains silences qui tombaient entre eux, plus expressifs et plus troublants.

Cependant, le portrait commençait à bien venir. M. de Tromelin,